porté par la foule, me rapprochant peu à peu de cette cloison de verre qui, à la Morgue, sépare les vivants et les morts ; — et je finis, arrivé derrière le premier rang des spectateurs, par avoir sous les yeux l'affreux tableau dont ils se repaissaient.

Il était là, désavoué par tous, inconnu de tous ; exposé à la curiosité frivole d'une populace française ! Ici était venue aboutir cette longue existence de talents dégradés et d'insouciance criminelle !

Dans ce repos sublime dont la mort l'enveloppait, son visage sculptural, aux larges contours, se montrait à nous empreint d'une telle majesté, que les Parisiennes qui caquetaient autour de moi s'écriaient en cœur, de leurs voix aiguës, en levant les mains d'admiration : — " Ah ! le bel homme ! Mon Dieu, le bel homme ! . . . "

Une seule blessure l'avait tué ; c'était un coup de couteau ou de poignard dont l'étroite plaie se voyait à peine au-dessus du cœur. Le cadavre ne portait aucune autre trace de violence, si ce n'est pourtant au bras gauche ; et là, justement à l'endroit où j'avais vu marqué le bras de Pesca, deux fortes entailles dessinant assez nettement la lettre T, avaient absolument effacé le symbole de la société secrète.

Les vêtements du mort, accrochés au-dessus de lui montraient qu'il avait eu conscience de son danger ; — ils étaient choisis de manière à le déguiser en ouvrier parisien. Pendant quelques secondes encore, mais non plus longtemps, je me courtraignis à contempler ce spectacle, à travers la cloison transparente. Mais je n'en dirai pas davantage ; car c'est là tout ce que je vis.

* * *

Le peu de renseignements relatifs à cette mort, que j'ai pu me procurer dans la suite, (quelques-uns de Pesca, quelques autres puisés à différentes sources) doi-

vent être résumés ici pour en finir avec ce triste sujet.

Le corps de Fosco avait été retiré de la Seine, encore enveloppé du déguisement dont j'ai parlé ; rien ne fut trouvé sur lui qui révélât ou son nom, ou son rang, ou l'endroit qu'il habitait. La main qui l'avait frappé ne fut jamais connue, et les circonstances dans lesquelles il avait péri sont encore ignorées. Je laisse aux autres le soin de tirer leurs conclusions, comme j'ai tiré les miennes, par rapport à ce mystérieux assassinat.

Lorsque j'aurai dit que l'étranger à la cicatrice était un membre de la Fraternité (reçu en Italie après l'expatriation de Pesca) ; quand j'aurai ajouté que les deux entailles dessinant un T sur le bras gauche du cadavre, formaient l'initiale du mot italien : " Traditore ", et attestaient ainsi que la Fraternité avait fait justice d'un " traître ", j'aurai pour autant que je le puisse, contribué à jeter quelques lumières sur le trépas mystérieux du comte Fosco.

Le lendemain du jour où il m'avait été donné de le voir, le cadavre fut reconnu, par suite d'une lettre anonyme adressée à la veuve du comte. Il fut enterré par les soins de madame Fosco dans le cimetière du Père-Lachaise.

Jusqu'à présent, des guirlandes funéraires que la comtesse renouvelle de ses mains, décorent fidèlement les grillages de bronze qui entourent le tombeau. Elle vit à Versailles dans l'isolement le plus complet.

Il n'y a pas longtemps qu'elle publiait une biographie de son défunt époux. Ce livre n'éclaircit en rien l'histoire de sa vie, et ne dit pas même quel vrai nom il avait le droit de porter. Ce n'est qu'un long panégyrique, consacré à l'éloge de ses vertus privées, de ses talents hors ligne, et à l'énumération des honneurs qui lui avaient été conférés.

Les circonstances de sa mort y sont très-brièvement relatées et se résument,

à la première page, par cette phrase pompeuse : — " Sa vie a été une longue affirmation du droit aristocratique et des principes sacrés de l'ordre social ; — il a péri, martyr de sa cause ".

III

Après mon retour de Paris, l'été, l'automne passèrent dans amener aucun changement qui mérite d'être mentionné ici. Nous vivions si simplement, nous étions heureux à si peu de frais que le salaire de mon travail, dont rien ne me dérangeait plus, suffisait à tous nos besoins.

Au mois de février de la nouvelle année, notre premier enfant vint au monde ; — c'était un fils. Ma mère, ma sœur et mistress Vesey furent nos convives au petit repas de baptême, et mistress Clements était venue, en cette occasion, prêter assistance à ma femme. Marian fut la marraine de notre garçon ; Pesca et M. Gilmore (ce dernier par procuration) furent ses parrains.

Je puis ajouter ici que, lorsque M. Gilmore nous revint, un peu plus tard, il voulut bien, à ma requête, se prêter au dessein dans lequel j'ai réuni ces pages, et rédiger la Relation qu'on a trouvée, sous son nom, dans la première partie du récit : c'est ainsi que, reçue la dernière, elle n'en a pas moins, en vertu des exigences chronologiques, pris sa place avant beaucoup d'autres que j'avais déjà rassemblés.

Le seul événement de notre triple existence qu'il me reste maintenant à raconter, eut lieu quand notre petit Walter venaît d'entrer dans son septième mois. A cette époque, je fus envoyé en Irlande pour y esquisser certains sites compris parmi les " illustrations " futures du journal auquel j'étais attaché.

Absent pour près d'une quinzaine, je correspondis régulièrement avec ma femme et Marian, sauf dans les trois jours qui précédèrent mon retour, et où l'indéci-

sion de mes allées et venues ne m'avait pas permis de recevoir leurs lettres. J'achevai de nuit le voyage qui me ramenait à elles ; et lorsque j'arrivai chez moi, de grand matin, j'eus la surprise très-complète de n'y trouver personne pour me recevoir.

Laura, Marian et l'enfant étaient partis de la veille.

Un billet, écrit par ma femme, et qui me fut remis par le domestique, ne fit qu'augmenter mon étonnement, en m'apprenant que tout ce monde était parti pour Limmeridge-House. Marian avait interdit absolument qu'on me donnât, par lettres, les moindres explications ; j'étais prié de les suivre, aussitôt que j'arriverais ; — un éclaircissement complet m'attendait à mon arrivée dans le Cumberland ; — et d'ici là, il m'était interdit de concevoir la moindre inquiétude.

Le billet n'en disait pas plus long.

Il était encore d'assez bonne heure pour prendre le train du matin. J'arrivai à Limmeridge-House dans l'après-midi.

Ma femme et Marian étaient toutes deux en haut. Elles s'étaient établies (sans doute pour augmenter encore ma surprise), dans la petite chambre qui m'avait, jadis, été assignée pour atelier, lorsque je travaillais aux dessins de M. Fairlie. Sur la chaise même qui me servait habituellement, Marian était maintenant assise, et sur ses genoux, l'enfant tétait assidûment son hochet de corail, — tandis que Laura, debout auprès de cette table à dessin que je me rappelais si bien, tenait ouvert sous sa main le petit album qu'autrefois j'avais rempli pour elle.

— Au nom du ciel ! demandai-je, qui a pu vous donner l'idée de venir ici ! M. Fairlie, au moins, en est-il informé ? . . .

Marian arrêta la question sur mes lèvres, en m'apprenant que M. Fairlie était mort. Subitement atteint de paralysie, on n'avait pu lui faire reprendre connaissance. M. Kyrle les avait avisées de son décès, et leur avait recommandé de se